

de quinquina qu'on absorbait chaque jour pour s'acclimater. Nous avons loué un piano, ou plutôt une « épinette », bien qu'elle nous coûtât 125 francs par mois ! Aussi, tous les soirs, nous lui en demandions pour notre argent. Le général, toujours de bonne humeur malgré les plus graves préoccupations prenait aussi part à nos ébats symphoniques.

J'ai parlé de chasse. En effet, plusieurs officiers, chasseurs par tempérament, s'y livrèrent pendant toute la campagne, et souvent par nécessité afin d'améliorer les menus de leur popote, bien qu'ils ne trouvassent pas que des gibiers comestibles. Car, dans ce pays inconnu, nous étions exposés à des surprises parfois désagréables, telles que celle que me procura dans les marais de Vera-Cruz, la rencontre d'un énorme alligator, qui, dans les roseaux, à quelques pas seulement, me contemplait béatement.

Dans la brousse des maquis, on était exposé à des rencontres non moins désagréables, celles de boas qui vous offraient une bouche immense lorsqu'on écartait les touffes des hautes herbes. Ce vilain gibier était du reste à peu près le seul que chassaient les troupiers qui, n'ayant que des balles à tirer, négligeaient les oiseaux.

Les zouaves excellaient dans cette chasse. Ils rapprochaient l'animal, non par le pied, mais par la trace de son gros corps foulant les herbes. Le lancer consistait pour le serpent à se dresser en ouvrant sa large gueule dans laquelle le zouave, à bout portant, logeait une balle de sa carabine. Après quoi la curée s'opérait : la bête était dépecée, coupée en tranches comme du thon et grillée sur la braise. C'était, paraît-il, un régal, rappelant, à s'y méprendre (?), la chair d'un bon poulet.

Une des caractéristiques de la guerre que nous entreprenions était la difficulté des communications rapides, ce qui paralysait les relations du commandement avec les colonnes détachées. Ces relations ne pouvaient s'entretenir que par des colonnes mêmes, procédé forcément lent, ou par des courriers indiens. Mais ceux-ci étaient peu sûrs, en raison de la

difficulté de choisir des messagers fidèles. Leur mission était d'ailleurs très périlleuse, car, pris par l'ennemi, ils étaient pendus; aussi les payait-on fort cher. Nous restions ainsi sans nouvelles du général de Berthier et du lieutenant-colonel Arnaudeau opérant vers Medellin. On savait pourtant que le général de Berthier avait beaucoup de malades qu'il avait laissés à Puente-Nacional et qu'il évacuait sur ce point, quand il envoyait chercher les convois qu'on y expédiait. Aussi le général Bazaine dût mobiliser une colonne pour y conduire un médecin, des infirmiers et des médicaments.

Enfin, le 10 au soir, arriva le colonel Arnaudeau venant lui-même rendre compte de sa mission.

La colonne du 3^e zouaves a fait au delà de Medellin, entre les rivières *Jamapa* et *Blanco*, assez loin de la côte, une expédition des plus intéressantes à travers les immenses territoires des grandes fermes (haciendas), de Passo del Toro, Mendiza et Buenavista, au milieu d'un pays admirable, couvert de forêts superbes, de prairies plantureuses et interminables où l'on voit partout d'immenses troupeaux de bœufs, de mules et de chevaux qui vivent à l'état sauvage. On rencontre, dans ces Terres Chaudes, des plaines couvertes d'ananas. Le pays est peu élevé, peu mouvementé, sablonneux et très bien arrosé par un grand nombre de ruisseaux. Cette contrée est particulièrement saine, et la colonne qui l'a parcourue pendant quatre jours n'a pas eu de malades; mais en se rapprochant de la zone de Vera-Cruz, elle a senti peu à peu qu'elle entrait dans une atmosphère empoisonnée. Le général exprime le regret que la colonne n'ait pas été jusqu'à Alvarado et même Cotastla, deux villes qui sont des centres importants des guerillas des Terres Chaudes.

A un autre point de vue, l'expédition qu'on vient de faire et qui est le type de la plupart de celles qu'il conviendra d'exécuter dans ce pays, a démontré l'impossibilité de se servir des voitures que le Ministre de la Guerre a données comme moyen de transport des bagages des officiers en remplacement des mulets qu'on leur fournissait auparavant.

D'abord, les voitures elles-mêmes sont détestables; elles sont à deux roues et si mal conditionnées que promptement elles se brisent. En outre, elles présentent le grave inconvénient que comportent les transports communs à un grand nombre d'officiers. Lorsque la troupe à laquelle elle est affectée est fractionnée, un bataillon par exemple, une partie des officiers de cette unité conserve la voiture et l'autre est obligée de mettre son bagage sur son dos, ou du moins ce qu'il peut emporter. En outre, ces voitures sont faites pour les routes carrossables, mais ne conviennent pas aux pays où il n'y a que des chemins muletiers et souvent pas de chemins du tout. Tandis que le mulet passe partout. Alors la colonne du 3^e zouaves n'ayant pas pu emmener de voitures dans une contrée où il n'y a que des sentiers, les officiers ne purent emporter ni bagages ni tentes; ils couchaient par terre et à la belle étoile; en sorte qu'ils étaient beaucoup plus mal que les hommes.

Le 12, arrive enfin un courrier du général de Berthier. Le Mexicain qui le porte prétend qu'on lui a volé deux chevaux en route. C'est probablement une histoire imaginée pour se faire payer plus cher; mais le prix a été fixé d'avance et il est du reste assez élevé, on lui donnera au retour 70 piastres, c'est-à-dire 340 francs. C'est un assez joli denier pour faire 25 lieues!

Le général de Berthier a rencontré sur sa route les troupes du fameux Diaz-Miron, le grand chef de notre ami de la Chaussée et il a eu, en avant de Plan del Rio, un brillant engagement de cavalerie. L'héroïque (?) gouverneur de Jalapa avec plus de 2.000 hommes s'était établi dans les fameux défilés de Cerro-Gordo où une poignée d'hommes arrêterait une armée. Il comptait nous barrer la route. L'avant-garde du général de Berthier, l'escadron du 12^e chasseurs, était à 2 kilomètres en avant de lui pour ne pas gêner son infanterie; elle approchait du pont du Rio del Plan quand elle reçoit une décharge de guerillas si bien embusquées dans les taillis qu'il est impossible de les joindre; plus loin, l'ex-

trême avant-garde composée d'une trentaine de cavaliers mexicains, nos alliés, est vivement attaquée et ramenée par 200 lanciers. Aussitôt, le colonel Margueritte (1), qui commande les 80 chasseurs, charge avec furie sur les cavaliers ennemis, qui le reçoivent de pied ferme par une décharge à bout portant, mais il renverse tout et se fait jour au milieu des lanciers dans une mêlée à l'arme blanche qui dure quelques minutes; puis les Mexicains tournent bride et fuient à plein train. Mais on les poursuit le sabre aux reins. Deux fois ces cavaliers essayèrent de se rallier sous la protection de fantassins embusqués sur certains points favorables et nous blessèrent quelques hommes et quelques chevaux. Mais tout fut entraîné par l'élan de nos chasseurs qui, durant 8 kilomètres et dans des terrains impossibles, les poursuivirent avec acharnement jusqu'à ce que tout fût dispersé au delà de Plan del Rio. Nous eûmes 4 hommes tués et 8 blessés, 4 chevaux tués et 4 blessés. L'ennemi a laissé 30 morts sur la route, quant à tous ceux tombés dans les taillis et aux blessés qui s'y sont cachés, on n'en a eu cure. Des chevaux et des armes sont restés les trophées de nos chasseurs.

Plus loin, le lendemain, la colonne se trouva en présence du fameux défilé de Cerro-Gordo où Diaz-Miron devait l'exterminer, car cet endroit était déjà célèbre par un combat assez rude que les Américains eurent à livrer pour forcer le passage. Quelques centaines d'hommes avec deux obusiers de montagne, embusqués dans les cerros, défendaient une coupure faite dans la route; mais, après avoir tiré quelques coups de canon et nous avoir tué deux hommes, ils furent obligés de se retirer étant menacés d'être tournés par nos chasseurs à pied qui escaladaient ces hauteurs comme des chamois. Diaz-Miron qui était en arrière avec 2.000 hommes jugea prudent de se retirer sans combattre ou à peu près.

Deux ou trois jours après la colonne entra à Jalapa sans résistance. La réception dans cette ville ne fut pas celle qu'on nous avait promise: pas de pluie de fleurs, pas de doux regards des jolies Jalapaises. L'accueil fut très froid; la moitié

(1) Le glorieux général de Sedan.

des habitants avaient fui ainsi que toutes les autorités. Le général de Berthier fit afficher des proclamations du général Forey qui furent aussitôt déchirées. Il est vrai de dire que cette production littéraire du général en chef était détestable et avait été déjà déchirée moralement par le jugement de l'armée.

Le général de Berthier eut beaucoup de difficultés pour réorganiser un gouvernement dans la ville où il trouva beaucoup d'opposition.

Enfin, il manquait toujours de vivres car Jalapa était pour ainsi dire bloqué par les guerilles et on n'y recevait rien du pays ambiant. Il fallut encore lui envoyer un convoi de ravitaillement.

Le 13 novembre, arrive d'Orizaba le commandant d'Ornan, premier aide de camp du général en chef.

Les ordres qu'il apporte sont peu conformes à la situation et aux nécessités. Suspendre tout envoi de l'infanterie vers Cordova, si ce n'est un bataillon du 95^e qui partira le lendemain. Envoyer de la cavalerie; comme nous n'en avons pas, l'ordre est non venu. Employer à atteler les convois de vivres le personnel de notre batterie d'artillerie de la Garde qui vient de débarquer.

Il est malheureux d'en être réduit à cette extrémité; mais enfin on crie toujours famine là-bas et il faut bien porter à manger aux troupes qui souffrent et vivent dans le marasme de l'inaction. Du reste, ce marasme gagne fortement Vera-Cruz où tout ce qui est débarqué depuis quelque temps aspire à quitter cette contrée néfaste.

Enfin il y a de nombreux malades, et partout un malaise général, car on sent qu'on perd du temps et qu'on pourrait se mettre en route pour monter sur les plateaux afin de vivre sur le pays, car les convois de ravitaillement épuisent nos troupes.

En outre, une considération militaire commandait de se porter en avant. Il existait à Pérote, au débouché sur le

plateau de la route de Jalapa à Puebla, un fort que l'on disait avoir une certaine importance et dont il était urgent de s'emparer, car on prétendait que l'ennemi avait l'intention de le détruire en portant son armement à Puebla.

Le 14 novembre, arrive le courrier de France; il apporte, entre autres nouvelles, l'impatience qu'on éprouve à Paris d'apprendre des événements importants du Mexique. Eh bien! on a le temps d'attendre de l'autre côté de l'Atlantique; car l'armée ne sera pas prête de sitôt à servir d'intéressantes nouvelles! Le paquebot doit recevoir le lendemain le général de Lorencez qui rentre en France. C'est le deuxième chef qu'a usé le Mexique. En effet, le général arrive d'Orizaba et vient dîner au quartier général. Sa présence jette un certain froid. On se regarde, on parle peu et nous voyons arriver la fin du repas avec soulagement. Le général de Lorencez semble beaucoup trop se poser en victime du destin.

Le lendemain, le général apprend que, conformément à ses ordres, le 3^e zouaves commandé par son colonel Mangin, a occupé Alvarado mais qu'il demande des vivres. Aussitôt, je suis envoyé auprès de l'amiral pour le prier d'expédier un navire avec mission de ravitailler la colonne des zouaves. L'*Eclair* est en partance pour Carmen, dans le Yucatan, c'est lui qui, en route, s'arrêtera à Alvarado.

L'apparition du commandant d'Ornan a eu pour très heureux résultat de décider l'occupation de Tampico que le général Bazaine avait demandé au général en chef l'autorisation d'entreprendre. L'expédition sera dirigée par l'amiral Jurien de la Gravière avec une force navale importante emmenant tout le 81^e régiment d'infanterie. Et le 17 novembre au matin les navires prennent la mer se suivant à petite distance et disparaissent dans le Nord.

En même temps, l'*Eclair* part vers le Sud emportant à Alvarado une section d'artillerie de montagne, quelques pontonniers et une centaine de marins destinés à monter les *Lanchas*, bateaux plats de rivière et des petites goélettes qui seront réquisitionnées sur place. Ce vapeur emporte également

des ordres du général prescrivant au colonel Mangin, des zouaves, d'utiliser les moyens qu'il lui envoie pour remonter le Rio d'Alvarado jusqu'à Tlacotalpan et parcourir tout le pays pour le débarrasser des bandits dont il est rempli.

Cependant, toutes les troupes ont quitté Vera-Cruz ainsi que les divers services du corps expéditionnaire qui sont partis pour Orizaba avec tous les convois possibles. Le général Bazaine reste donc seul. On s'ennuierait presque après deux mois d'une activité intense; mais ma spécialité de topographe me crée une nouvelle tâche, car on me confie le soin d'établir des plans d'itinéraires au moyen des croquis faits par les officiers des colonnes en opérations.

D'autre part, nous sommes assaillis par les nouvelles qui arrivent de tous côtés. En raison de l'expansion qu'ont prise nos troupes sur une grande surface du pays, un grand nombre de Mexicains de marque viennent voir le général et lui racontent les histoires les plus extraordinaires, les plus troublantes même. Je n'en rappelle qu'une car elle est la plus grave : « L'armée française va faire un pronunciamiento en faveur de Juarez; des agents révolutionnaires venus de Paris s'entendent avec nos ennemis, les libéraux du Mexique, pour endoctriner nos hommes et même les officiers. » La première partie n'est que grotesque; mais les efforts tentés pour détourner nos hommes de leur devoir le plus sacré sont malheureusement réels; car on répand clandestinement dans nos camps de nombreuses proclamations *envoyées de Paris* où on pousse nos soldats à passer du côté de l'ennemi, exploitant ainsi un découragement, un mécontentement qui sont réels dans l'armée, mais que celle-ci supportera avec une résignation et un stoïcisme qui l'honorent.

Du reste, l'inaction prolongée est mauvaise conseillère; à l'homme de guerre, il faut du mouvement et du nouveau.

Aussi le général de Berthier, dont la situation à Jalapa s'améliore, demande avec instance à monter sur le plateau d'où on reçoit du reste des nouvelles peu satisfaisantes. L'ennemi ayant appris par *nos déserteurs* que l'armée fran-

çaise meurt de faim, qu'elle manque de moyens de transport et qu'elle ne pourra marcher avant trois mois, a retiré ses troupes de San-Andrès et s'est replié vers Amozoc en enlevant tous les approvisionnements qui pouvaient se trouver dans le pays ainsi que les moyens de transport.

Pendant ce temps, le général Forey fait des proclamations ! Il menace les Mexicains de les écraser sous sa formidable épée; mais il ne se hâte guère de sortir sa rapière du fourreau. Il destitue en partie le Préfet de Vera-Cruz et s' imagine de remodifier l'organisation de l'administration de la ville. Ces mesures sont regrettables et très impolitiques; elles nous aliènent beaucoup de gens et causent un grand mécontentement à Vera-Cruz. Elles sont du reste l'œuvre du chef du bureau politique du général en chef, M. le commandant d'infanterie Billard. Ce qui est plus ridicule encore, c'est que ces mesures prises sans consulter le général Bazaine qui, sur les lieux où il commande, a plus que personne qualité pour en apprécier l'opportunité et la nécessité, sont envoyées sans les lui adresser et sans passer par son attaché. C'est une très grosse faute parce que lui seul a du crédit chez les Mexicains qui le craignent ou l'estiment, que lui seul a fait quelque chose depuis l'arrivée du nouveau corps expéditionnaire, tant militairement que politiquement. Aussi le général, bien qu'il ne formule devant nous, ni d'autres, aucune appréciation, ne peut cacher son mécontentement. Comme il ne semble plus être que nominalement « commandant supérieur des Terres Chaudes », il va rendre à chacun ce qui lui revient : la politique et les affaires militaires au commandant supérieur de Vera-Cruz; l'organisation des convois à l'administration, et se contenter du commandement *in partibus* de la 1^{re} division du corps expéditionnaire.

Cependant les courriers arrivent de tous les côtés : d'Alvarado on annonce que les zouaves sont entrés dans cette ville et y ont été reçus par la municipalité; de Jalapa on apprend que l'état sanitaire s'améliore; mais le général de Berthier n'a pas été heureux dans le choix des autorités qu'il

a nommées; il a pris des Juaristes qui facilitent les intrigues de leur parti et laissent des chefs de guerillas circuler dans les rues de la ville. On annonce aussi que l'ennemi concentre des troupes dans les défilés en avant de Jalapa. C'est assez naturel, nous lui donnons tout le temps désirable pour préparer sa résistance de ce côté; aussi a-t-il réoccupé Pérote. Puisque nous n'allons pas à lui, il vient au devant de nous.

Enfin, arrive un courrier du général en chef qui écrit *directement* au général de Berthier qu'il l'autorise à se porter sur Pérote, qu'il lui envoie la division du général Marquez qui le rejoindra à Jalapa en traversant la zone de montagnes séparant cette ville d'Orizaba. En outre, pour garder Jalapa, le général Forey prescrit au général Bazaine d'y envoyer le 3^e zouaves.

Enfin, le lendemain survient encore un courrier du général Forey qui ordonne d'envoyer le 3^e zouaves *directement* de Alvarado à Jalapa, en suivant tout le flanc inextricable des montagnes, c'est-à-dire plus de 200 kilomètres dans un pays extrêmement difficile et par des sentiers perdus, devant, d'après l'ordre même, remonter le cours du Rio Blanco dont la vallée, en cette saison, est inondée. Le général en chef prescrit en outre d'envoyer toute la cavalerie sur la route d'Orizaba à Vera-Cruz où elle sera échelonnée par petits détachements destinés à escorter les courriers. Voilà certes un judicieux emploi de la cavalerie alors qu'elle devrait courir la campagne de tous côtés pour pourchasser les guerillas et permettre aux Indiens de nous apporter des vivres. Devant cette avalanche d'ordres et de désordre, le général ne manifesta aucun étonnement, aucune mauvaise humeur. En tout cas, il nous parut fort embarrassé. Que répondit-il? Nous ne l'avons pas su, car il écrivit lui-même confidentiellement. Nous ne sûmes qu'une chose, c'est qu'il lui était impossible d'envoyer ses zouaves *directement* d'Alvarado, car ils étaient partis à la légère pour faire cette expédition, et qu'il leur fallait absolument revenir à Vera-Cruz pour y prendre tous les bagages des officiers; qu'en

conséquence il allait les réunir et qu'alors le général en chef donnerait les ordres qu'il lui plairait quant à l'itinéraire à suivre par ce régiment. Et on attendit.

Entre temps, une partie de la flotte revient de Tampico. Le commandant de la *Normandie* rend compte que l'opération s'est parfaitement faite et qu'on a tout débarqué sans mouiller ni un homme ni une cartouche.

Les Mexicains, voyant arriver une flotte, ont cru qu'elle portait au moins 5.000 hommes et ont évacué la ville, emmenant leurs canons sur des bateaux par les rivières.

Dès que le 81^e eut été installé à terre avec quatre obusiers de montagne, l'amiral a fait courir ses chaloupes dans les lacs qui entourent Tampico et dans les rivières qui s'y jettent. Il va faire occuper trois points importants et il demande même qu'on parcoure la province, qui est riche en toutes choses.

L'expédition a du reste été fort bien reçue à Tampico où elle a trouvé de grandes ressources. Quatre grands navires sont revenus et ont laissé l'amiral avec les autres et dix chaloupes armées en guerre. Tout va donc très bien de ce côté.

Le 27, l'*Eclair* revient de Carmen, petit port du Yucatan, situé au fond du golfe du Mexique. Il y a laissé la canonnière *Grenade* ayant un état sanitaire déplorable. Ce malheureux bâtiment a déjà perdu 27 hommes sur un équipage de 80. Il y a lieu de remarquer à ce sujet une singulière particularité dans les allures du Vomito. Lorsque le fléau a sévi cruellement à terre et que son intensité y diminue, il porte avec violence son action sur les navires. Ainsi, le transport l'*Ar-dèche* est reparti pour la France absolument empoisonné.

On a pris du reste la sage mesure de renvoyer en France tous les vaisseaux qui avaient apporté l'armée.

Et puisque je signale ici les étranges façons de la fièvre jaune, je ne dois pas laisser dans l'oubli les façons non moins étranges des personnes qui ont mission de la combattre.

Il existait alors un médecin français, le docteur Grandbou-

logne qui avait passé une partie de son existence à la Havane où, pendant de longues années, il avait étudié, sous toutes ses faces, le Vomito et les procédés les plus efficaces pour le combattre. Lorsqu'il vit près de lui les ravages causés dans nos troupes par la maladie, il pensa que ses services et surtout son expérience pourraient être utiles à ses compatriotes; il se mit gratuitement et patriotiquement à la disposition du gouvernement de son pays et l'Empereur l'envoya à Vera-Cruz pour donner ses soins à nos soldats atteints par le fléau.

Eh bien, il est triste de dire que les médecins de l'armée attachés aux hôpitaux de Vera-Cruz et naturellement inexpérimentés encore dans la connaissance de l'épidémie et surtout dans l'art de la combattre, ont rejeté loin d'eux cet homme dévoué, ce praticien spécial, le traitant de charlatan; sans doute parce qu'il faisait quelques infidélités à un codex impuissant en la circonstance; mais plutôt, ce qui est plus dans la note, dans la crainte de se voir enlever une décoration bien méritée. Ils se sont réunis le 26 novembre, au nombre de huit et ont déclaré au docteur Grandboulogne qu'il eût à donner sa démission et à ne plus mettre les pieds à l'hôpital.

Et dire que, dans cette corporation, les Princes de la Science se traitent de confrères!

Tout commentaire me paraît inutile, la relation du fait suffit. Cependant je me suis demandé comment ces messieurs n'ont pas cherché à se débarrasser des Indiennes du pays qui guérissent les malades atteints du Vomito dans une proportion double de celle de la médecine *légale*? En tout cas, ce qui est singulier, c'est que le général en chef n'ait pas remis les choses au point du bon sens et des plus simples convenances.

Du reste, il semblait alors que ces deux facultés étaient paralysées comme bien d'autres choses. Un incident d'une autre nature qui s'est produit à peu près en même temps en fournit une nouvelle preuve.

L'Empereur avait décidé que, pendant notre séjour au Mexique, on prendrait en main la direction du chemin de fer de Vera-Cruz, de manière à pousser le plus activement possible le prolongement de cette ligne jusqu'à la limite des Terres Chaudes et de la zone dangereuse. La santé de nos soldats et les nécessités du service de l'armée devant y trouver les plus sérieux avantages. En conséquence, deux ingénieurs en chef, MM. de Lépinay et de Sansac, ont été envoyés de France avec tout un personnel de sous-ingénieurs. Ces messieurs sont à Vera-Cruz depuis un mois et font tous leurs efforts pour se mettre à l'œuvre et s'entendre avec l'ancien ingénieur de la Compagnie. Mais des influences déplorables mettent des entraves à l'exécution de travaux si urgents. Les ingénieurs français avaient proposé un tracé partant de Médelin et remontant la vallée de Jamapa. Ce tracé offrait une construction facile, nécessitait des dépenses peu considérables et avait l'avantage précieux d'arriver promptement jusqu'à Cordova. Un autre tracé est plus long, nécessite des travaux importants, entre autres un grand viaduc à la Soledad. Il coûtera plus cher et sera plus long à construire. Ce projet devait donc être rejeté; mais il passe par la grande hacienda de M. Escandon, qui est un des directeurs de la Compagnie en même temps qu'une grosse personnalité politique et financière. Alors le général Forey se laisse influencer et le plus mauvais tracé est adopté. C'est ainsi qu'à trois mille lieues on sert les intérêts de la France!

Du reste tout, dans ce pays, est extraordinaire. La rapacité des gens en général, des traitants en particulier, est invraisemblable; elle se révèle en toutes les affaires. Ainsi deux goélettes viennent d'arriver d'Alvarado où elles ont été nolisées pour rapporter 200 malades du 3^e zouaves; elles étaient menées par des matelots qu'on y avait embarqués, et leurs patrons ont demandé, pour effectuer une traversée de 60 kilomètres, la somme de 500 piastres, soit 2.750 francs chacune. On a payé. Mais on a besoin de les nolisier à nouveau pour les envoyer à Tampico. Elles demandent 500 piastres

par jour et par bateau. Devant une exigence aussi effrontée, on les met en embargo et on leur paiera une location équitable.

Entre temps, l'amiral Jurien de la Gravière est revenu de Tampico; ses embarcations armées ont purgé au loin le lac et la rivière des Mexicains qui s'y trouvaient encore. La population a chaudement accueilli l'intervention et le 81^e se trouve dans l'abondance. Tampico est riche, ses douanes sont productives; c'est une position à conserver, d'autant que dans cette région le général Mejia tient la campagne contre Juarez et est pour nous un important auxiliaire à soutenir.

Le 2 décembre, nous recevons des journaux de Mexico, et quelle est notre surprise en voyant que les Mexicains racontent avec orgueil le combat de Plan del Rio, soutenu par le colonel Margueritte, commandant l'avant-garde du général de Berthier; ils s'attribuent à ce sujet une éclatante victoire. Mais ce qui est le comble de l'audace c'est que, non contents de dire que 50 lanciers rouges d'un quelconque héroïque régiment ont écrasé 500 chasseurs d'Afrique — quels pitres! — ils ont encore l'outrecuidance d'ajouter que s'ils avaient été cent de plus, ils auraient mis en déroute toute la division du général de Berthier. Et dire que 200 de ces héroïques lanciers rouges se sont laissé flageller par 80 chasseurs!

En outre, pour fêter cet incomparable triomphe, on a tiré le canon *des Invalides*.... à Mexico!

Là est le grotesque; mais l'odieux a suivi. A la suite de cette misérable fanfaronnade, le Gouvernement de Juarez a profité de l'exaltation publique pour prendre des mesures inouïes: « Toutes les personnes qui auront reçu des lettres « des parties du territoire occupées par les Français, seront « fusillées. — Un impôt personnel est frappé sur les femmes « et les enfants; les premiers paieront 18 sols par semaine « et les seconds 10 sols. »

Depuis quelques jours, différents indices nous font supposer que nous allons partir; mais où irons-nous?

Enfin, dans la soirée nous sommes décidément fixés pour

aller à Jalapa; notre joie est au comble, d'autant que c'est dans trois jours que nous partirons. Du reste cette destination s'imposait, car il n'était pas possible qu'on confiât à un général de brigade le commandement d'une colonne aussi importante que celle qui allait être réunie à Jalapa; d'autant qu'elle devait comprendre les troupes du général Marquez qui, non seulement était général de division, mais encore représentait moralement le commandement en chef de toutes les forces mexicaines qui combattaient avec nous.

Le 5 décembre, je dois partir en avant, secondé par le lieutenant de spahis Clapeyron, mon camarade de Saint-Cyr, officier d'ordonnance et neveu du général Bazaine, qui vient d'arriver d'Algérie. Nous devons nous rendre par voie de terre jusqu'à la Loma san Juan, terminus du chemin de fer où ira le lendemain le général, le personnel de sa maison et son état-major; nous devons emmener tous les chevaux et les bagages. A la Loma, doit se réunir la petite colonne du général. Le 3^e zouaves, retour d'Alvarado, s'y trouve déjà. Du reste ce poste est occupé en permanence par un détachement d'infanterie de marine chargé de garder le chemin de fer et un dépôt que l'administration y entretient pour ravitailler les colonnes allant à Jalapa.

La dernière journée fut employée à compléter nos approvisionnements, car je commençais à remplir mes importantes fonctions de chef de popote de la maison du général, mes aptitudes culinaires m'ayant désigné pour cet emploi.

Après sept semaines de séjour, nous allions quitter cette Vera-Cruz qui allait être pendant près de six années le point d'appui, la base de l'intervention française. Cette antique cité espagnole eut une longue période de splendeur, de gloire même et porta avec orgueil les noms pompeux de « Villa rica et de Villa eroïca ».

Mais en 1862, elle était à tous égards dans un état déplorable: grandeur et décadence! Aussi nous n'eûmes avec elle que des relations vagues mais le plus souvent désagréables, et nous nous en séparâmes sans regrets.